

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Persée

## COMMUNICATION

LE VIEIL HOMME QUI VENDAIT DU THÉ –  
EXCENTRIQUES DE KYÔTO AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE,  
PAR M. FRANÇOIS LACHAUD

*La libertad, Sancho, es uno de los más preciosos dones que a los hombres dieron los cielos ; con ella no pueden igualarse los tesoros que encierra la tierra, ni el mar encubre ; por la libertad así como por la honra se puede y debe aventurar la vida, y por el contrario, el cautiverio es el mayor mal que puede venir a los hombres.*

Miguel de Cervantes, *Don Quijote de la Mancha*

*Whilst these persons of varying respectability were trying in their several ways, to preserve their lives, others equally, or more praiseworthy, were trying to escape the consequences of being alive. And, in aid of this praiseworthy desire, certain noblemen and country squires were advertising for Ornamental Hermits. Nothing, it was felt, could give such delight to the eye, as the spectacle of an aged person with a long grey beard, and a goatish rough robe, dodgering about amongst the discomforts and pleasures of nature.*

Edith Sitwell, *English Eccentrics*

L'époque d'Édo (1603-1867) semble parfois donner l'image d'une société fermée, aux gonds bien huilés et régie selon ses quatre ordres : guerriers, paysans, artisans et marchands (jp. *shi nō kō shō* 士農工商). Elle est, certes, l'une des périodes les plus étudiées de l'histoire japonaise, mais elle demeure, dans bien des domaines, méconnue pour ce qui a trait à la vie intellectuelle et surtout religieuse<sup>1</sup>. Les beaux-arts, moins ignorés, ne font pas

1. L'un des travaux fondateurs pour la redécouverte du bouddhisme de l'époque d'Édo est le livre dirigé par Tamamuro Fumio et Ookuwa Hitoshi, *Kinsei bukkyō no sho mondai* (*Problématiques du bouddhisme de l'époque d'Édo*), Tōkyō, 1979. Dans la perspective qui est la nôtre ici, voir également le livre d'Arimoto Masao, *Kinsei Nihon no shūkyō shakai shi* (*Histoire sociale de la religion à l'époque d'Édo*), Tōkyō, 1999.

entièrement exception, et l'on assiste à un renouveau important ces dernières années des travaux sur la peinture lettrée et sur d'autres genres moins populaires que l'estampe ne le fut longtemps dans les consciences occidentales et japonaises. Le nom même de l'époque semble focaliser l'attention sur la capitale administrative d'alors : Édo. Ōsaka est une autre ville en laquelle il est d'usage de déceler et de suivre les avancées d'une forme japonaise, pour certains asiatique, d'économie capitaliste marchande. Kyōto (ville idéalisée chez bien des spécialistes de la culture de Heian) est le parent pauvre en général – malgré les genres littéraires et canoniques dont elle demeure la gardienne : poésie dans le genre du *waka*, école de peinture Kanō, etc. La chronologie joue aussi son rôle<sup>2</sup>. Les deux siècles précédant Meiji seraient moins féconds et bien des arts, depuis la cérémonie du thé jusqu'à la peinture, auraient succombé au psittacisme, à la mentalité obsidionale et à une certaine fossilisation. Pourtant, c'est ici de l'ancienne capitale qu'il sera question et d'un phénomène de société dont elle fut le centre : l'avènement des « excentriques » (ch. *qiren* ; jp. *kijin* 畸人)<sup>3</sup>. Le terme désigne des personnes de condition diverse, sortant à divers titres de la norme. Ces individus et le mode de vie qu'ils incarnaient déclenchèrent un véritable engouement dans le monde des lettres et des arts au XVIII<sup>e</sup> siècle et au-delà. Kyōto fut aussi la capitale des salons littéraires, du loisir lettré et des noces fécondes de l'élégance et de l'érudition. Ce phénomène doit beaucoup à l'admi-

2. Voir les mises au point de Marius B. Jansen dans *The Making of Modern Japan*, Cambridge, 2000, p. 35-37, 159-186 et 195-196.

3. Pour la traduction du mot *qiren*, nous nous inspirons des traductions proposées dans le *Grand dictionnaire Ricci de la langue chinoise*, Paris-Taïpei, 2001. Pour la graphie *qiren* 畸人 voir vol. 1. p. 533 b : « 1. Personne bizarre, excentrique ; un original. 2. Personne géniale ». Pour la graphie *qiren* 畸人, celle du *Zhuangzi*, voir p. 472 a-b : le caractère *qi* a pour sens premier lorsqu'il est lu au premier ton : « 1. Terrain en sus des neuf carrés formant un *ching* 井 ; parcelle de terrain irrégulière » et pour sens dérivé « 5. Anormal ; irrégulier ». Lorsqu'il est lu au deuxième ton, il a le sens d'étrange, de bizarre ou d'extraordinaire ; le composé *qiren* est traduit : « 1. Personne originale, excentrique, extraordinaire, qui n'a pas son pareil. 2. (Tao.) Immortel ». Nous avons également consulté les analyses de James Cahill dans le catalogue *Fantastics and Excentrics in Chinese Painting*, New York, 1967. La conception de l'artiste excentrique et qui n'entre pas dans les catégories communes fut exposée par Shimada Shūjirō dans son article, « Ippin gafū » (1950), réuni aujourd'hui dans le volume *Chūgoku kaigashi kenkyū (Études sur l'histoire de la peinture chinoise)*, Tōkyō, 1993. En langues occidentales, les trois volumes édités par John M. Rosenfield et Fumiko E. Cranston, *Extraordinary Persons : Works by Eccentric, Nonconformist Japanese Artists of the Early Modern Era (1560-1868) in the Collection of Kimiko and John Powers*, Cambridge, 1999, sont une somme à la fois bibliographique et iconographique fort commode pour retrouver un certain nombre d'œuvres et d'artistes dont il est question ici.







habile, il ne s'agissait rien moins que de mettre en avant un retour à l'individuel et au privé ; retour fondé sur une analyse de l'« intériorisation de la Voie » entreprise dans le sillage de l'école de Wang Yangming 王陽明 (1472-1529) et conçue en réaction à l'école « zhuxiste » d'Ōgyū Sorai 荻生徂徠 (1666-1728). De ces « fous » que le vulgaire ne comprenait pas et qui, au fond, étaient à l'image du sage, il n'y avait qu'un pas à franchir pour parvenir aux « excentriques ». Ce fut chose faite avec l'ouvrage de Ban Kōkei 伴蒿蹊 (1733-1806), portant pour titre *Kinsei kijin den* 近世畸人傳 (*Vies d'excentriques de notre temps*). Il parut en cinq fascicules en 1790 et fut complété, succès oblige, par une suite due pour une large part à Mikuma Katen 三熊花顛 (dont le nom lettré était Shikō 思考), peintre renommé, toqué de cerisiers<sup>14</sup>, mort en 1794, illustrateur du premier volume, dont les textes furent complétés et amendés par Kōkei. Ce second volume parut en 1798 sous le titre *Zoku kinsei kijin den* 續近世畸人傳. La notoriété de l'ouvrage fut telle qu'un lettré calligraphe de Nagoya, Okada Teishi 岡田挺之 (1737-1799) – connu également sous le nom de Shinsen 新川 – reprit quatre-vingt-neuf des vies des personnages du *Kijin den* sous la forme de quatrains de sept caractères en sino-japonais. Ce dernier recueil, connu sous le nom de *Kijin ei* 畸人詠 (*Poèmes sur les excentriques*) fut publié à Owari (partie ouest de l'actuel département d'Aichi), chez Katano Kōjirō en 1798. La vogue des vies d'excentriques était désormais lancée. Ainsi, dans le genre du *haikai* – sans doute l'une des formes poétiques les plus caractéristiques de l'époque – le *Haika kijin dan* 俳家奇人談 (*Propos sur les excentriques du haikai*) paraissait en 1816 et, encore une fois, les ventes aidant, un second volume vint compléter le premier sous le titre *Zoku haika kijin dan* 續俳家奇人談 (*Suite aux Propos sur les excentriques du haikai*) en 1832. En 1846 (la préface au recueil est datée de 1835), Yajima Gogaku publiait à Kyōto chez Senyasōshirō un recueil intitulé *Hyakka kikō den* 百家琦行傳 (*Vies de plusieurs excentriques et gens étranges*) dont le titre original était *Hyakuheki dan*

14. Sur ce peintre et ses rapports avec les excentriques de Kyōto, se reporter à l'étude de Imahashi Riko, « Hana oshimu hito : ōkyō no fu, Mikuma ha » (« L'homme qui se languissait des fleurs : généalogie des fous de cerisiers, l'école de Mikuma ») dans *Edo kaiga to bungaku* (*Peinture et littérature à l'époque d'Édo*), Tōkyō, 1999, p. 33-116.

百癖談 (*Propos sur cent obsessions*)<sup>15</sup>. Dans les domaines de l'histoire de l'art et des vies de peintres, le thème de l'excentricité prit une place centrale dans la composition de plusieurs textes. Contentons-nous de mentionner ici le *Kinsei kiseki kō* 近世奇跡考 (*Études sur les actes excentriques de notre temps*) de Santō Kyōden 山東京伝 (1761-1816), publié en 1804. La structure presque bourgeoise de ce livre est difficile à résumer hors le thème commun de l'« étrange », du « hors norme ». On croise aux divers carrefours des villes et aussi des campagnes, des collectionneurs, des personnes au comportement imprévisible, des gens difficiles à cerner, toujours accompagnés, comme le veut l'époque, d'illustrations et de recherches sur les lieux où ils vécurent. Une approche plus strictement centrée sur les artistes est suivie par Okada Choken 岡田樗軒 dans le *Kinsei itsujin gashi* 近世逸人畫史 (*Histoire des peintures faites par des personnes hors norme de notre temps*) publié en 1824<sup>16</sup>. On trouve dans les biographies succinctes des artistes évoqués plusieurs des figures associées à l'excentricité : le sculpteur Enkū 円空 (1632-1695), les peintres Ike no Taiga 池大雅 (1723-1776) et Soga Shōhaku 曾我蕭白 (1730-1781) notamment<sup>17</sup>. Ces divers ouvrages s'inscrivaient tous dans un mouvement d'ensemble de redécouverte des vies singulières, du souci de soi et, surtout, des « excellences de la vie particulière ». Leur popularité ne se démentit pas avec l'avènement de l'ère moderne où, jusqu'à aujourd'hui, des livres continuent de perpétuer le mythe de l'excentrique<sup>18</sup>. La définition de celui-ci, en ses diverses modalités et déclinaisons, est au cœur du

15. Le texte est édité dans le volume *Sentetsu sōsho, Kinsei kijin den, Hyakka kikōden*, Tōkyō, 1927. Sur la rhétorique et l'écriture de l'obsession, centrales notamment chez Ueda Akinari, voir l'ouvrage de Nagashima Hiroaki, *Ugetsu monotari no sekai (Le monde des Contes de Pluie et de lune)*, Tōkyō, 1998, p. 35-57 et les analyses de Judith Zeitlin dans *Historian of the Strange : Pu Songling and the Chinese Classical Tale*, Stanford, 1993, p. 61-97.

16. Texte reproduit et commenté par Kimura Shigeyoshi dans *Nihon kaigaron taisei (Grande collection des traités de peinture japonais)*, Tōkyō, 1998, vol. 10.

17. Sur ce dernier peintre, si important dans la définition même de la peinture « étrange » ou « excentrique » de l'époque, portant les limites du genre à ses extrémités, voir le catalogue *Sōga shōhaku : burai to iu yuetsu (Soga Shōhaku : les plaisirs d'être un vaurien)*, Kyōto, 2005. Voir notamment l'introduction de Kanō Hiroyuki, p. 10-44.

18. La littérature populaire (jp. *taishū bungaku*), ne fit pas exception et, dans les années 1920, un écrivain comme Motoyama Tekishū composa plusieurs recueils reprenant les vies des excentriques célèbres. Mentionnons ici le *Meijin kijin den (Biographies d'excentriques célèbres)*, Tōkyō, 1920, suivi de deux suites chez le même éditeur, le *Zoku meijin kijin den*, préfacé par le célèbre politicien Ookuma Shigenobu, toujours en 1920, puis le *Zoku zoku meijin kijin den*, en 1921. Il compléta la série par les deux volumes du *Kinsei suki den (Vies d'amateurs de l'époque d'Édo)*, Tōkyō, 1921.



recueil de Kōkei. Ces éloges de l'excentricité, qui s'étaient progressivement émancipés et distingués du simple « retraits du monde » et des discours classiques de la retraite, plaçaient désormais comme valeur suprême des vies de personnages dont elles décrivaient « l'étrangeté » 畸 (jp. *ki*, ch. *qi* 畸) ; celle-ci était définie, comme de juste, dès l'introduction de Kōkei, en recourant à d'augustes origines chinoises, en l'occurrence un passage fort connu du *Zhuangzi* :

子貢曰。敢問畸人。曰。畸人者。畸於人而侔於天。故曰。天之小人。人之君子。人之君子。天之小人也。<sup>19</sup>

« – Qu'en est-il de l'homme d'exception ? demanda Zigong.  
– Être d'exception chez les hommes, mais l'égal du Ciel ».

Ainsi l'on dit :

« Le vulgaire au Ciel est prince chez les hommes,  
Le prince chez les hommes est vulgaire au Ciel »<sup>20</sup>.

Dans la perspective du taoïsme philosophique, l'enjeu est de taille, entre ceux qui s'ébattent hors du monde (ch. *fawai* 方外) et celui (Confucius) qui s'ébat au dedans de celui-ci (ch. *fanei* 方内). L'homme d'exception, l'excentrique, au sens où Ban Kōkei repense le terme, est, avant tout, pour *Zhuangzi* celui qui, en conformité avec le caractère *qi*, ne connaît pas d'équilibre, est à demi accompli, *out of focus*. Mais *Zhuangzi* retourne le terme pour en faire une forme d'excellence ; celle de celui qui, en conformité avec le ciel et son désir, est détaché des voies et des contraintes du monde, qui connaît l'utilité de l'inutile : l'homme inutile (ch. *sanren* ; jp. *sanjin* 散人)<sup>21</sup>. Ces valeurs sont aussi celles du bouddhisme *chan*, telles qu'elles figurent, page après page, dans les recueils de propos des maîtres (ch. *yulu* 語錄). Dans le Japon du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idéal d'excentricité, même s'il se réfère

19. Fukunaga Mitsuji, *Sōji. Naihen*, Tōkyō, 1966, p. 274.

20. Nous donnons ici la traduction de J.C. Pastor, *Zhuangzi, les chapitres intérieurs*, Paris, 1990, p. 84. Voir aussi la traduction par « singular man » de Burton Watson, *The Complete Works of Chuang-Tzu*, New York, 1968, p. 87. Une lecture particulièrement stimulante se trouve chez Jean-François Billeter, *Leçons sur Tchouang-tseu*, Paris, 2002 et dans *Études sur Tchouang-tseu*, Paris, 2004. Voir, notamment, dans ce dernier ouvrage, p. 163-192. Pour l'édition chinoise du texte, nous avons eu recours à *Zhuangzi jiaoquan*, Taipei, 1988, 3 vol.

21. Ce terme était revendiqué comme titre de gloire et comme définition de soi chez les artistes et les lettrés. On le trouve dans de nombreuses signatures de peintres excentriques tels Soga Shōhaku, et chez Nagai Kafū (1879-1959), l'un des écrivains de l'époque moderne qui essaya le plus possible de conduire sa vie sur le modèle des excentriques anciens.

aux exemples du *Zhuangzi*, se retrouvait amoindri, presque amputé de sa dimension religieuse de recherche de l'altérité. Il n'en demeurait pas moins intimement lié avec les notions d'« homme vrai » et d'accomplissement de soi.

Les valeurs d'étrangeté, de surprise, de rareté sont celles-là mêmes que revendique Kōkei dans son avis au lecteur. Et, avant lui, dans la préface qu'il composa pour l'ouvrage en chinois, le moine lettré Rikunyo 六如 (1734-1801) :

而強題之曰畸人。畸者何。曰。畸者奇也。其間有儒而奇者。有禪而奇者。有武弁而醫流而詩歌書畫雜伎家而奇者。要皆為一奇所掩。人不復知本分為何人。故概以畸人目之云。<sup>22</sup>

« S'il faut absolument donner un nom à cette catégorie de personnes, on les appellera excentriques. Le caractère *ki* a le même sens que son homophone signifiant étrange. Parmi les gens qui entrent dans cette dénomination, il est des confucéens excentriques, des moines zen excentriques, des hommes versés dans les arts martiaux et dans l'éloquence, des pratiquants de l'art médical, des poètes, des peintres et autres praticiens de divers arts qui sont excentriques. L'essentiel est qu'ils soient définis par une excentricité quelconque. Les gens, en outre, ignorant quelle était à l'origine le lot de ces personnes, les désignent en règle générale du nom d'excentriques ».

Kōkei expose dans son avant-propos un discours plus construit sur l'excentricité. Celle-ci est un décalage par rapport aux normes sociales. Soit par une distance prise à leur égard, soit par une application rigoureuse de l'idéal qui les fonde. Dans les deux cas, le terme d'excentrique doit s'appliquer. Il donne même comme exemple celui qui, au milieu de personnes ivres, est resté sobre. Il apparaît, malgré son attitude toute prosaïque et sans fantaisie, étrange parmi une compagnie pour qui l'attitude normale est, précisément, de sortir de la normalité :

« Un membre de notre groupe, en voyant le premier état du texte, me fit la remarque suivante : “Les excentriques mentionnés dans le *Zhuangzi* sont de toute évidence ce que vous entendez par excentrique ici. Or, au début de ce recueil, on trouve les biographies de maître [Nakae] Tōju et de maître [Kaibara] Ekiken, dans la suite du texte, nombreux sont les exemples de personnes pratiquant les vertus [confucéennes]. On ne saurait décemment les appeler excentriques. Ne sont-elles pas des pratiquants de la voie ordinaire que doivent

22. *Kinsei kijin den* ; *Zoku kinsei kijin den*, 1972, p. 3. Se reporter également à l'excellente édition de poche de Mori Senzō, *Kinsei kijin den*, Tōkyō, 1942 (17<sup>e</sup> tirage en 2004).

suivre les hommes ? Qu'en pensez-vous ?". Je répondis : "Vous avez raison. Mais le sens à donner aux biographies que j'ai consignées par écrit ici est légèrement différent de celui qu'entendait Zhuangzi. J'aimerais que vous entendiez au sens large mon appréciation [du terme excentrique]. Dans le recueil, des personnes comme Baisaō ou Taigadō (*Ike no Taiga*) sont des excentriques au sens où l'entend Zhuangzi. Les vénérables anciens qui se consacrent à la bienveillance et à la justice, ceux qui se dévouent à la loyauté et la piété filiale, sont excentriques dans leurs actions lorsqu'on les compare à la masse des gens" »<sup>23</sup>.

Kōkei ajoute que la simple folie, l'affectation du dérangement ou de l'étrangeté afin d'en retirer un quelconque bénéfice, ne sont pas des critères pour figurer dans le recueil. Il en va de même pour la simple dissipation de sa fortune. Il faut, pour être membre de ce club assez sélectif avoir une passion, un *goût immodéré* pour quelque chose, un art, une pratique, un mode de vie : ce que le japonais de l'époque désigne par *shumi* 趣味, terme dont l'usage n'est pas affaibli comme celui qu'il a en japonais moderne et qui renvoie au simple hobby. C'est d'ailleurs ainsi que l'entendait l'un des lettrés les plus marquants de l'époque : Gion Nankai 祇園南海 (1677-1751), dans son recueil d'essais *Shōun sango* 湘雲瓊語 (*Propos ciselés des nuages sur la rivière Xiang*). Nankai, sous couvert de parler du goût pour l'étrange dans les lettres chinoises, déploie un discours esthétique très important pour comprendre les lettres et les arts de son temps :

« La passion des gens pour l'excentricité peut être prise pour une sorte de maladie. Le terme excentrique est l'opposé du terme droiture. Il est une déviation de la constance. La voie des sages révère la droiture et maintient la constance. C'est pourquoi on la nomme juste milieu. On dit également que sans constance l'on ne saurait être médecin. C'est l'étendard parfait de la rectitude et l'armée de la grandeur. On ne saurait en débattre. Je vais pourtant m'y essayer ici. Poursuivre un voleur et l'arrêter : voilà la droiture, voilà la constance. Si pour ce malfrat quelqu'un donne de l'argent ou construit un pont : c'est véritablement un acte excentrique. Si un individu de dispositions singulières s'amuse à ce genre d'excentricité, ma propre excentricité me conduira à me gausser de lui. Quand on dit que l'excentricité ne saurait servir de modèle, c'est de cela qu'il est question. Mais rectitude et constance mises en pratique ne présentent aucun intérêt. C'est l'excentricité qui donne un intérêt aux choses. L'absence d'intérêt ne plaît pas aux gens. La présence d'un intérêt est ce qu'aiment les gens. Ceux qui sortent de l'ordinaire et se détachent du vulgaire font preuve de la

23. *Ibid.*, p. 9.

plus grande dilection pour les choses intéressantes. L'engance des gens dits du vulgaire ne sait même pas qu'il est des choses intéressantes. C'est pour cela qu'ils se contentent de se plonger dans la poursuite de la renommée. Ils ignorent le goût que recèle l'excentricité. En ce sens aimer l'excentricité est certes une sorte de maladie, mais privés de celle-ci, les gens n'ont en revanche aucune saveur. Ajoutons que pour un lettré, l'excentricité est indispensable »<sup>24</sup>.

Le discours de Rikunyo et celui de Kōkei dans son avant-propos se relaient au seuil de l'ouvrage pour donner comme seul dénominateur commun de ses pages l'excentricité, ce qui sort de la norme ou, plus finement, ce qui reste indécélable comme norme aux yeux du vulgaire. Ils sont aussi des aperçus brillants sur la société de loisir lettré de Kyōto et sur les cercles d'amis, de tout crin sinon de toute condition, qui la composaient.

Les personnes hors du commun se comptent par dizaines dans le recueil de Kōkei, laïcs et religieux, célèbres et sans-grade, reconnues ou ignorées, mais il est une figure qui devait laisser sa marque sur l'ancienne capitale et, au-delà sur la vie lettrée du second XVIII<sup>e</sup> siècle : un moine de l'école Ōbaku (j. *Ōbaku shū* 黄檗宗) connu sous le nom de Baisaō « Le Vieil homme qui vend du thé » (1675-1763). C'est la biographie la plus longue de l'ouvrage. Ce moine revenu à la vie laïque (jp. *genzoku* 還俗) concentrait autour de lui trois phénomènes sociaux importants de l'époque : le renouveau du zen et des études chinoises apporté par les moines chinois de l'école Ōbaku<sup>25</sup> dans laquelle il passa l'essentiel de sa vie de moine ; la pratique du thé en feuilles (jp. *sencha* 煎茶) dont il assura, aux dires des maîtres des diverses écoles de *sencha*, la restauration ; enfin, la constitution d'une « république de l'esprit » fondée sur la liberté et le partage de valeurs communes<sup>26</sup>. Il faut ajouter que pour Kōkei, ce moine était la définition même de l'excentrique, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

24. *Shōun sango*, Ōsaka-Kyōto-Édo, 1850, 2 fasc., fasc. 1, fol.17 a-b.

25. Sur le rôle de cette école ainsi que sur les relations entre le Japon, théoriquement fermé à l'étranger, et les autres pays asiatiques, voir l'étude de Hino Tatsuo, « Kinsei bungaku ni arawareta ikokuzō » (« L'Image des pays étrangers dans la littérature de l'époque d'Édo »), dans *Kinsei bungakushū*, « Hino Tatsuo chosakushū », vol. 3, 2005, p. 147-179.

26. L'analyse des différentes valeurs de la société des lettrés de l'époque peut, utilement, faire appel aux études occidentales consacrées à ce phénomène. Dans une bibliographie fort vaste, nous mentionnons ici deux ouvrages dont les réflexions nous ont beaucoup éclairé. Le premier est celui de Bernard Beugnot, *Les discours de la retraite au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1996. Le second est l'ouvrage de Peter N. Miller, *Peiresc's Europe : Learning and Virtue in the Seventeenth Century*, New Haven-Londres, 2000.

Catalyseur des forces intellectuelles et spirituelles de la ville, depuis les dignitaires ecclésiastiques jusques aux lettrés confucéens qui le connurent, le révèrent ou tout simplement lui donnèrent une place dans leur imaginaire, cet homme à l'œuvre mince et au rôle important mérite aujourd'hui qu'on lui accorde, au-delà des publications éparses, sa vraie mesure par une étude en profondeur<sup>27</sup>.

Au douzième mois de l'an 1760 (Hōreki, 10), ce vieil homme singulier rendait visite à Itō Jakuchū (1716-1800) en son atelier de Kyōto. Au terme d'un parcours des œuvres de celui qui, depuis longtemps déjà, avait trouvé sa manière et son tempérament uniques, loin des modes, des écoles, des canons, s'attirant ainsi par son inhabituel talent les commandes et les amitiés de plusieurs personnalités de premier plan à Kyōto, le vieil ermite, encore un peu moine, laissait en hommage une calligraphie d'une ligne (jp. *ichigyō sho* 一行書) :

« Ton sublime talent dans la peinture communique avec les divinités »  
(jp. *tansei no kasshu no myō kami ni tsūzu* 丹精活手妙通神).

Cette calligraphie, aujourd'hui conservée au Bureau des Affaires impériales (jp. *Kunaichō* 宮内庁), plut tant à Jakuchū qu'il prit les sept caractères la composant et s'en servit pour signer plusieurs de ses peintures. A propos de ce peintre, un autre érudit – du xx<sup>e</sup> siècle cette fois –, lettré à l'ancienne, tout frotté de choses chinoises et auteur de subtils contes fantastiques mais aussi d'autres vies d'excentriques, Mori Senzō 森銑三 (1895-1985)<sup>28</sup>, devait citer un texte de Hiraga (Ogawa) Hakusan 平賀白山 (mort en 1804) appelé *Shōsai hikki* 蕉齋筆記 (*Essais de [Hiraga] Shōsai*) pour donner la meilleure définition qui se pût trouver de sa personnalité :

27. Sur les discours de la retraite, Baisaō et les intellectuels de l'époque de Meiji, voir notre article, « Le sommeil de l'intellectuel. Quelques réflexions sur la modernité. », dans *La Modernité française dans l'Asie littéraire*, Paris, 2004, p. 75-93. Sur Baisaō, en langues occidentales, nous avons aussi consulté la brève étude et les traductions de Norman Waddell, « The Old Tea Seller : The Life and Poetry of Baisaō », *The Eastern Buddhist*, vol. XVII-2, 1984, p. 93-123.

28. Voir le recueil édité par Koide Masahiro et commenté par Nakano Mitsutoshi, *Shinbashi no tanuki sensei ; watashi no kinsei kijin den* (*Le professeur raton de Shinbashi ; mes vies d'excentriques de l'époque d'Édo*), Tōkyō, 1999. La première édition de ce livre date de 1942. Il est piquant de voir qu'en pleine dérive martiale, militariste et sur fond de holisme militant, Mori choisit de faire à nouveau l'éloge des excentriques. *Vox clamavi in deserto...*



ont vu dans cette entrée dans l'Extinction, la manière ironique de Jakuchū, issu d'une ancienne famille de maraîchers et de marchands de légumes de Kyōto. Mais, derrière ses peintures de fruits et de légumes, de coqs, d'oiseaux et autres insectes se cachait, comme dans le thé de son ami, un désir profond de la Voie, de la connaissance de soi et un réel enthousiasme pour le zen. Dans le *Jingde chuangden lu* 景德傳燈錄<sup>33</sup> compilé par Daoyuan, il est dit :

« Question : qu'est donc la pensée des anciens Buddhas ?

Réponse : un gros radis de Zhenzhou ! »

La peinture pour Jakuchū et le thé en feuilles pour Baisaō tenaient lieu de pratiques culturelles censées ouvrir à un espace plus profond : celui du for intérieur. Revenons un instant sur la pratique du thé, si intimement liée avec les activités des personnes retirées, des ermites et des excentriques.

Baisaō est considéré comme le restaurateur de l'art du « thé en feuilles », celui-ci remis en valeur par Ishikawa Jōzan 石川丈山 (1583-1672), l'un des lettrés retirés les plus marquants du début de l'époque Édo avec Kinoshita Chōshōshi 木下長嘯子 (1559-1649) et institué comme pratique par le moine de l'école Ōbaku comme Yinyuan Longqi 隱元隆琦 (1592-1673), se voulait en opposition, du moins en concurrence avec l'art du thé (j. *sadō / cha no yu* 茶道 / 茶の湯) en poudre, la fameuse « cérémonie du thé »<sup>34</sup>. Le pratiquant de celle-ci se définissait par la notion de *suki* 数寄<sup>35</sup>, mot dont une explication ancienne, mais pertinente pour notre propos, se trouve dans un recueil d'anecdotes bouddhiques sur les personnes entrées en religion et ayant fui le monde : le *Hosshinshū* 発心集 (*Recueil de conversions*) attribué à Kamo no Chōmei 鴨長明 (1155-1216)<sup>36</sup> :

33. Texte dans *Taishō shinshū daizō kyō*, Tōkyō, 1924-1932, 100 vol., t. 51, n. 2076.

34. Se reporter pour les formes japonaises de l'art du thé à Kumakura Isao, *Cha no yu no rekishi* (*Histoire de l'art du thé*), Tōkyō, 1990, notamment p. 131-144. Pour la Chine et son influence voir Nunome Chōfū, *Chūgoku kissa bukashi* (*Histoire culturelle de la consommation du thé en Chine*), Tōkyō, 2001. Voir également la notice « Chashitsu » (« Pavillon de thé ») dans *Nihon bijutsu wo manabu hito no tame ni* (*Guide pour ceux qui étudient l'art japonais*), Kyōto, 2001, p. 256-259. La meilleure édition du *Chajing*, le *Classique du thé*, est désormais celle donnée par Nunome Chōfū, *Chakyō shōkai* (*Commentaire détaillé du Chajing*), Kyōto, 2001. Sur le *sencha*, voir aussi l'étude d'ensemble de Patricia J. Graham, *Tea of the Sages : The Art of Sencha*, Honolulu, 1998.

35. Voir l'article de Yanagida Seizan, « Fūkyō to suki » (« Fous et amateurs »), *Nihon bungaku to bukkyō* (*Le bouddhisme et la littérature japonaise*), vol. 5 « Fūkyō to suki », Tōkyō, 1994, p. 3-27.

36. Texte édité par Miki Sumito, *Hōjōki. Hosshinshū*, Tōkyō, 1976, p. 278.





graphie, rédigée en chinois par Daiten Kenjō 大典顯常 (1719-1801)<sup>39</sup> fut le modèle sans cesse repris d'une vie de vrai « excéntrique », tout entière conçue dans la recherche de la voie pour parvenir à l'accomplissement de soi. Si, autour de ce lettré, vêtu en ermite chinois, anciennement moine, gravitaient des personnalités aussi marquantes que les peintres Ike no Taiga et Itō Jakuchū<sup>40</sup>, des confucianistes comme Uno Meika 宇野明霞<sup>41</sup>

39. Daiten fut l'un des plus grands intellectuels et philologues sinisants de son époque. Pour un aperçu de sa carrière et de ses divers talents, voir le catalogue *Daiten zenshi to Jakuchū* (*Le maître zen Daiten et [Itō] Jakuchū*), Kyōto, 2001. La biographie de Baisaō rédigée par Daiten figure aussi dans le recueil des textes de ce moine, intitulé *Shōunsei kō*, au livre 8 (le texte, publié en 1775 comporte douze livres réunis en six fascicules). On constate une légère différence de contenu et de longueur (688 caractères pour le *Maisaō gego*, 682 pour le texte du *Shōunsei kō*). Pour une chronologie détaillée de la vie de Baisaō, se reporter à l'ouvrage de Fukuyama Chōgan, *Baisaō nenpu* 賣茶翁年譜, Kyōto, 1928. Pour le *Maisaō gego*, nous avons utilisé ici deux éditions : 1. l'édition de l'Université du Tōhoku, ayant pour titre *Maisaō gego fu sho meikō chagu mei* (*Poèmes de Baisaō* ; incluant le nom de divers instruments de thé célèbres lui ayant appartenu) datée de 1763 (Hōreki, 13) et publiée à Kyōto chez Ogawa Genbei ; 2. celle du fonds Nanki (jp. Nanki bunko 南英文庫) de l'Université de Tōkyō ; fonds constitué pour l'essentiel par les collections de livre de l'ancien *daimyō* du fief de Kishū, Tokugawa Yorimichi (1872-1925). Cette dernière, non datée fut publiée à Kyōto chez un éditeur appelé Shōgetsudō. Une reproduction du texte de celle-ci figure sous le titre *Maisaō gego, Maisaō den*, dans *Kōkan bijutsu shiryō* 校刊美術史料, vol. 82, 1957 (non paginé). La meilleure édition disponible, même si elle demeure elle aussi un ouvrage très rare, est celle de Fukuyama Chōgan, *Baisaō*, Kyōto, 1934. Un déchiffrement accompagné de quelques commentaires en langue moderne se trouve, dans *Baisaō shūsei*, Tōkyō, 1975. Un commentaire, partiel, mais très précieux figure, dans *Edo kanshisen* (*Choix de poèmes en chinois de l'époque d'Édo*), Tōkyō, vol. 5 « Sōmon » (« Moines »), 1996, p 28-142. Le même volume réunit en outre un choix de poèmes de deux moines qui furent intimement liés à Baisaō : Daichō Genkō et Daiten Kenjō. Sur les versions différentes de la biographie de Baisaō, voir Ogata Yoshirō, « Baisaō den kankei shiryō » (« Documents ayant trait à la biographie de Baisaō »), dans *Chōsa kenkyūsho* (*Comptes rendus de recherches*), vol. 9, Saga, 1983, p. 42-49. Une approche du travail de Baisaō sous l'angle de la calligraphie est suivie par Morita Shiryū, dans *Baisaō*, Kyōto, 1962. Enfin, les ustensiles à thé ayant appartenu à Baisaō sont réunis dans le *Baisaō chaki zufu* (*Album illustré des instruments de thé de Baisaō*), publié en 1823 par le successeur de Kimura Kenkadō, Kimura Kōyō. Une réédition en tirage limité de ce précieux et rare volume fut publiée sous le titre *Baisaō chaki zu* (*Reproductions des instruments de thé de Baisaō*), Ōsaka, 1924. Cette édition, elle aussi à tirage fort restreint (300 exemplaires), fut publiée à la mémoire d'un des maîtres de *sencha* qui eut le plus d'affection et d'estime pour le legs de Baisaō, Tanaka Kakuō (1782-1848), voir postface et sceau de l'école Kagetsu.an, fondée par Tanaka Kakuō.

40. Leurs relations respectives avec celui qu'ils tenaient tous deux pour leur ami et leur maître pourraient se résumer par le titre du livre d'Elizabeth Cropper et Charles Dempsey, *Nicolas Poussin : Friendship and the Love of Painting*, Princeton, 1996, not. p. 182-188.

41. Uno Meika était né dans une famille de riches marchands actifs dans le secteur des services et des transports. Mais, il décida de ne pas reprendre l'activité familiale et de se consacrer aux lettres et aux études. Il fut le premier confucianiste à faire des cours sur l'école d'Ōgyū Sorai à Kyōto. Puis, abandonnant ce qu'il concevait comme le « rigorisme » de Sorai, il adopta le parti de l'« éclectisme », se consacrant aussi bien à l'approche zhuxiste, à celle de Wang Yangming et à la lecture philologique défendue par les « études anciennes ». Son maître pour les études chinoises fut Daichō Genkō, le disciple et successeur de Baisaō au Ryūshin-ji. Sur ces salons lettrés et le cercle de Baisaō, voir l'article de

(1698-1745) et Katayama Hokkai 片山北海<sup>42</sup> (1723-1790), des moines *zen* comme Daichō Genkō, Daiten Kenjō et Goshin Genmyō 悟心元明 (1713-1785), il est essentiel de s'interroger sur ce qui avait pu réunir tant de brillants esprits, dans une ville déjà si fournie en la matière, autour de ce vieil homme. Sa biographie et sa personnalité sont décrites dans de nombreuses sources littéraires de l'époque. Ici, nous reprenons la vie de Baisaō telle qu'elle figure dans le *Kinsei kijin den* et nous donnons à sa suite le texte d'un autre recueil de biographies de lettrés et d'artistes de l'époque appelé *Ochiguri monogatari* 落栗物語 (*Récit des châtaignes tombées*)<sup>43</sup>. Ces deux textes permettent de suivre la constitution de l'image de Baisaō dans l'imaginaire littéraire de l'époque :

« Baisaō était originaire de Hasuike dans la province de Hizen<sup>44</sup>. Son nom de famille était Shibayama, son nom posthume Ganshō et il prit pour nom lettré Gekkai. En ses jeunes années, il se rase le crâne et prit pour maître Kerin<sup>45</sup> du monastère du Ryūshin-ji. Kerin, étant un disciple du maître zen Duzhuan<sup>46</sup> de l'école Ōbaku, il emmena [Baisaō] avec lui au monastère de l'école Ōbaku [le Manpuku-ji]. Un jour, [Du]zhuan le fit mander et venir dans sa cellule, il lui fit alors présent

Kanō Hiroyuki, « Baisaō : kijin tachi no bakkubōnu » (« Baisaō : la colonne vertébrale des excentriques »), dans *Geijutsu shinchō*, numéro spécial « Edo no kitaibi » (« La Beauté aux formes étranges à l'époque d'Édo »), 1991/05, p. 34-40. Voir aussi l'ouvrage de Takahashi Hiromi, *Kyōto gei.en no nettowāku* (*Les réseaux artistiques de Kyōto*), Tōkyō, 1988, le chapitre « Baisaō sākuru » (« Le Cercle de Baisaō »), p. 25-120 est l'une des approches les plus riches et globales de la personnalité du personnage.

42. Katayama Hokkai, originaire de la province d'Echigo, se consacra aux études confucéennes qu'il enseigna à Ōsaka et à la poésie chinoise. Il fonda la société poétique Kontonsha 混沌社 « Société du chaos ». Celle-ci, fort libre dans ses statuts, fut l'un des salons littéraires les plus renommés d'Ōsaka, réunissant, outre Hokkai, Nakai Chikuzan 中井竹山 (1730-1804), Kimura Kenkadō 木村兼葭堂 (1736-1802) – riche collectionneur qui conserva une partie des instruments de thé de Baisaō – et Rai Shunsui (1746-1816), lettré zuxiste et fin poète en chinois. Sur ce cercle de poètes et Kimura Kenkadō, le grand livre posthume de Nakamura Shin.ichrō apporte un éclairage passionnant ; voir *Kimura Kenkadō no saron* (*Les salons de Kimura Kenkadō*), Tōkyō, 2000.

43. Ce dernier texte est connu par une dizaine de manuscrits dont le plus ancien remonte à 1823. La datation du texte fait néanmoins remonter celui-ci aux dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, au plus tard en 1793.

44. Actuel département de Saga, ville de Saga quartier de Hasuike, Nishimiyō (lieu-dit Dōen).

45. Il s'agit du moine Kerin Dōryū 化雲道龍 (1634-1720). Son patronyme laïc était Nakagawara 中河原. Sa mère avait pour patronyme Kunitake 國武. Originaire de la province de Chikugo 筑後 (partie sud-ouest de l'actuel département de Fukuoka à Kyūshū).

46. Il s'agit de Duzhuan Xingying (1628-1706). Ce dernier avait suivi Yinyuan à Nagasaki, puis était resté auprès du fondateur de l'école Ōbaku aux monastères du Fumon-ji et du Manpuku-ji. Moine très prometteur, même s'il fut une figure controversée, Duzhuan contribua de manière très importante au développement de l'école Ōbaku au Japon. Il fut abbé du Manpuku-ji de 1682 à 1692.

d'une stance. Malgré son jeune âge, il avait reconnu le talent [de Baisaō]. Celui-ci redoubla d'efforts. En sa vingt-deuxième année, il fut affligé de maux de ventre et ne parvint pas à connaître de rémission. Alors, laissant libre cours à son dépit et tandis que sa maladie n'était pas encore éteinte, il partit en voyage, parvint jusqu'en la province de Michinoku et passa de nombreuses années auprès de Gekkō<sup>47</sup>, [le supérieur] du Manju-ji. Il se rendit également auprès de nombreux moines éminents en divers lieux. Il apprit ainsi la discipline auprès du maître de discipline Tandō<sup>48</sup>. Tantôt à l'Ouest, tantôt à l'Est, sans demeurer nulle part ni se soucier de sa santé, il ne voulait avoir comme unique tâche que la pratique de la Voie [du Buddha]. Pour percevoir la force d'âme avec laquelle il pratiquait ses austérités, il suffit de mentionner qu'il passa tout un été au sommet du mont Tonnerre (le mont Ikazuchi) dans la région de Tsukushi [province de Chikuzen, actuel département de Fukuoka] sans prendre une seule fois de repas chaud. Bien qu'il eut, par la force de sa réflexion, obtenu l'illumination, il ne considéra jamais que cela suffisait ; il ne cessait de déclarer : "Au temps jadis, le supérieur Shiqi<sup>49</sup> refusa de reprendre la branche de la Porte du Dragon disant : 'Tout cela n'est-il pas comme si on plantait une aiguille d'or dans un œil. Un simple écart d'un pouce, et la pupille serait détruite. Non, rien ne vaut de rester en son lieu d'étude et de se perfectionner par soi-même'. Je n'ai cessé d'admonester en me servant de cette histoire. S'il me suffisait d'un seul coup de poing pour faire réagir tous les êtres selon leurs facultés, alors, il serait possible que je me montre pour le profit des gens. Mais comme tel n'est pas encore le cas, faisant étalage de quelques capacités de compréhension, j'aurais honte de redresser la tête et de me faire appeler maître". Par la suite, il revint dans la province de Hizen où il servit son maître pendant quatorze années. A la mort de celui-ci, il fit reprendre son monastère par son condisciple Taichō et il s'enfuit à la capitale. Il dit alors : "Pour les membres de la famille du Buddha [les religieux], le véritable obstacle en ce monde est leur pensée. Ce n'est pas le lieu où ils demeurent. Untel, se vantant des mérites de l'habit monastique qu'il porte, harcèle les gens pour obtenir des dons. Ce n'est pas là le désir de celui qui fait le bien pour lui-même". A partir de ce moment il se mit à vendre du thé pour ne pas succomber à la faim. En somme, cherchant les lieux connus pour leurs cerisiers au printemps, les sites remarquables pour leurs érables à l'automne, il emportait ses ustensiles avec lui, formait une échoppe et attendait les clients. Les personnes raffinées et élé-

47. Gekkō Dōnen (1628-1701), moine japonais de l'école Ōbaku né à Nagoya. Lié à la famille des *daimyō* Date, il fut très actif dans la diffusion de l'école Ōbaku dans les provinces du Nord.

48. Zuishō Tandō, connu également sous le nom de Tandō Shōshuku (1630-1713) : moine célèbre de l'école Ritsu (le monastère principal est le Tōshōdai-ji de Nara), originaire de la province d'Ōmi (actuel département de Shiga).

49. Réponse faite au maître Foyan 佛眼 par Chengdu Shiqi 成都世奇, abbé de la branche de l'école de Linji Yangqi, à qui Foyan voulait confier sa succession.

gantes de la capitale se rassemblaient aux lieux [où il vendait son thé]. Ainsi, en très peu de temps, le nom de Baisaō fut sur toutes les lèvres. Or, selon les lois de sa province natale, il fallait que les personnes sorties de celle-ci fussent munies d'un document officiel faisant foi et qu'une fois tous les dix ans elles s'en revinssent pour recevoir de nouveau un ordre officiel. Être moine ne constituait en rien une exception. Parvenu à l'âge de soixante-dix ans, [Baisa]ō s'en revint en sa province, de lui-même il décida d'abandonner l'état monastique et demanda à être placé chez une personne de sa province demeurant à la capitale et ainsi d'échapper à la contrainte des dix années de séjour<sup>50</sup>. Les autorités de la province, ayant toute confiance dans le caractère de Baisaō, donnèrent leur accord. Alors, il prit pour patronyme Kō (celui qui a de hautes pensées, un idéal élevé) et pour nom lettré Yūgai (celui qui pérégrine hors du monde). Il disait aux gens en riant : "Je suis pauvre et ne consomme point de viande, je suis vieux et ne veux pas de femme. Avec mon bonnet de marante et mes pauvres vêtements, il me suffit de gagner ma vie en vendant du thé". Il partit de nouveau pour la capitale. Les gens avaient beau dire qu'il était étrange de vendre du thé, le désir de Baisaō ne résidait pas dans le thé, il en empruntait simplement le nom. Rares sont les gens qui connurent sa demeure quotidienne et l'extrême sérieux de sa pratique. Par la suite, demeurant à Okazaki, il jeta au feu les ustensiles à thé qu'il avait toujours avec lui, ferma sa porte, refusa tout visiteur et cultiva la mesure de vie qui lui avait été allouée. Quelqu'un raconte que, pendant un temps, il avait laissé une indication écrite près de lui indiquant qu'il ne souhaitait plus entendre de longs propos ; au terme de sa vieillesse, il refusa le moindre visiteur. Pour finir, il mourut dans l'ermitage du Gengen-an (Ermitage de l'illusion des illusions) situé au sud du Rengeō-in. Il était alors dans sa quatre-vingt-neuvième année, en l'an treize de l'ère Hōreki, année de l'Eau cadet et de la Chèvre, le seizième jour du septième mois. Les faits relatés ci-dessus sont une adaptation de la biographie de Baisaō composée de son vivant par le maître zen Daiten et qui figure à la suite des *Poèmes [de Baisaō]*. Nous avons simplement ajouté le compte de ses années. Nous ajoutons ici quatre ou cinq œuvres parmi les *Poèmes* qui ont trait à ses actions. Ceux qui aiment Baisaō pourront consulter la totalité de l'ouvrage »<sup>51</sup>.

Le texte de l'*Ochiguri monogatari*, plus court, insiste plus sur la personnalité de Baisaō et sur ce qui le rendait de commerce si agréable pour ses contemporains, les talents de conversation et le

50. A l'occasion de son retour en sa province natale, plusieurs amis lettrés de Baisaō, laïcs et religieux, composèrent des poèmes qui sont aussi une source précieuse pour connaître sa personnalité et son rayonnement. On possède ceux d'Uno Meika, de Kuwabara Kūdō (1673-1744), et des moines Shūnan Jōju (1711-1767) et Goshin Genmyō.

51. *Kinsei kijin den ; Zoku kinsei kijin den, op. cit.* (n. 22), p. 78-80 (le texte se poursuit par un choix de textes de Baisaō accompagné d'illustrations de ses instruments de thé).

don pour l'amitié du moine sont mis en rapport avec son sentiment de la nature et de l'art du thé, définis par la pureté et l'élégance : les idéaux que remirent à l'autre du jour les maîtres du *sencha* :

« Au pied des collines de Narabi ga Oka<sup>52</sup> vit un homme appelé Baisaō. Il a plus de quatre-vingts ans, en voyant sa tête toute blanche on pourrait croire qu'elle est coiffée de plantes d'armoise tout en désordre. Sa barbe est fort longue et descend plus bas que ses genoux. Portant dans un coffre les instruments nécessaires pour faire du thé, il le fait infuser et le sert aux gens dans les lieux remarquables des monts et des forêts alentour, là où sources et pierres sont pures. Il n'opère aucune distinction entre les personnes de rang important et celle du vulgaire et ne demande jamais s'il sera ou non rétribué pour cela. Il narre avec une douce lenteur les diverses histoires du monde. Ainsi, les gens le trouvent disponible, facile d'accès et éprouvent de la sympathie pour lui. Connu d'une foule de personnes, nonobstant le passage des ans, il ne montre jamais le moindre signe de colère, et tout le monde le tient en grande estime et révérence. Lorsqu'on lui demande quelles sont ses origines, il se contente de répondre : "Je suis un homme des provinces de l'Ouest". Par la suite, un *samurai* au service du seigneur de Hasuïke, dans la province de Hizen, très au fait de sa vie, devait raconter les faits suivants : "Cet homme est le disciple le plus éminent du maître zen Kerin, le supérieur du monastère du Ryūshin-ji. En sa onzième année, il entra en religion, et, sous la houlette de Kerin, il lut les *Entretiens* et étudia le zen<sup>53</sup>. Passé vingt ans, il pérégrina dans les diverses provinces, et, à travers ses rencontres de maîtres éminents, tels Gekkō en la province d'Ōshū ou Duzhuan de l'école Ōbaku, il raffina sa connaissance de la Voie, puis s'en revint dans les régions de l'Ouest et se retira dans les parages les plus reculés du mont Tonnerre, en la province de Tsukushi. Pour son lever et son coucher, il se tenait dans l'ombre des pins, assis sur les mousses, et il n'avait pour toute nourriture que du blé réduit en poudre qu'il conservait dans une besace qu'il portait toujours avec lui. Pour boisson, l'eau des vallées qu'il puisait lui servait à humecter sa gorge. Il passa ainsi, en méditation assise, tout un été, puis s'en revint à son monastère où il servit Kerin comme de par le passé. Il n'était pas ignorant des enseignements de son école, mais il ne voulut pas reprendre la succession du monastère qu'on lui avait

52. Collines se trouvant dans le quartier de Mimuro dans l'ouest de Kyōto. Baisaō vendit, pour l'essentiel du thé dans la partie est de la capitale, la zone urbaine dite Higashiyama, dont les résidents étaient généralement issus de la très bonne société de Kyōto.

53. On retrouve ici, sous la plume d'un lettré confucéen comme Iwagaki, la référence au *Lunyu* précédant la mention de l'apprentissage bouddhique de Baisaō. L'école Ōbaku fut, par ailleurs, un des centres prestigieux d'apprentissage des études chinoises et bien des confucianistes d'Édo vinrent se former auprès de ses maîtres. Son essor très rapide, la personnalité de ses moines chinois incarnaient aussi aux yeux des autorités la « fusion des savoirs et des religions » que l'on retrouve ensuite dans de nombreux textes de l'époque.

confiée. A la mort de son maître, il remit la charge de l'établissement à son disciple Daichō, et disparut sans qu'on puisse savoir en quel lieu. Mais, aujourd'hui, il vit retiré ici. Il a laissé pousser ses cheveux et il se vêt de vieux vêtements élimés n'ayant l'apparence ni d'un moine, ni d'une personne du vulgaire. Comme je le connaissais au préalable, je lui demandais le pourquoi de son comportement ; il me répondit : 'Ma sagesse et ma vertu sont bien insuffisantes. Dussé-je porter l'habit monastique et recevoir ainsi les dons des gens me considérant digne d'éloge, j'en serai tout contrit de honte, c'est pourquoi j'ai choisi de prendre l'apparence d'un laïc. Depuis toujours, je fus pauvre et, ayant traversé ces dernières années en me contentant de vendre du thé pour vivre, je n'ai jamais eu la moindre envie de prendre femme ou de manger du poisson. Mon cœur jamais ne s'est attaché aux choses de ce monde flottant, j'ai pérégriné et erré sans me fixer en nul lieu précis. Mais, à la capitale, nombreux sont les endroits où la forme des monts, le cours des rivières retiennent mon cœur, c'est pourquoi, sans que j'y puisse mais, mes pas s'y sont arrêtés" »<sup>54</sup>.

Un itinéraire spirituel se dégage. Il combine plusieurs traits essentiels à la définition de l'excentrique. Il y a d'abord un talent précoce, raffermi encore par les difficultés et les épreuves, les macérations et les jeûnes. Puis viennent les années de formation au sein de l'école Ōbaku, foyer de savoir et de culture chinois dont le centre se trouvait au Manpuku-ji à Kyōto<sup>55</sup>. Viennent enfin l'abandon de la carrière ecclésiastique et le début de la vie pour soi, mais celle-ci est un accomplissement des promesses d'Éveil aperçues dans l'existence religieuse. Kōkei, avec sa coutumière intuition, mentionne le fait que, pour Baisaō, la vente du thé n'était pas un simple dérivatif ou moyen de subvenir – assez modestement – à ses besoins, mais au contraire la poursuite du zen par d'autres moyens.

Artisan de la renaissance de l'art du thé<sup>56</sup>, lettré fêté par ses condisciples de Kyōto mais aussi par le réseau de ses correspondants dans tout le Japon, Baisaō est bien un phénomène unique à son époque. Ses poèmes, limpides et consacrés pour leur majeure partie aux simples joies de la vente du thé et aux mérites de celle-

54. Cité d'après *Ochiguri monogatari*, dans *Tōdai Edo hyaku bakemono ; Zaishin kiji, Kana sesetsu*, op. cit. (n. 13), p. 108-109.

55. Voir l'étude d'ensemble de Helen Baroni, *Obaku zen : The Emergence of the Third Sect of Zen in Tokugawa Japon*, Honolulu, 2000.

56. Ueda Akinari le tenait en haute estime et fit plusieurs fois mention de lui dans ses ouvrages sur le thé en feuilles. Voir, sur ce point, l'article de Mizuda Norihisa, « Baisaō gurūpu : Akinari no sadō » (« Le groupe de Baisaō : la voie du thé chez Akinari »), dans *Akinari to sono jidai (Akinari et son temps)*, Tōkyō, 1999, p. 247-254.

ci, sont aussi un essai de définition de soi par le recours à plusieurs catégories qui viennent recouper la notion d'excentricité. Si les diverses compositions font souvent appel aux textes du *chan* chinois – par exemple le *Linji lu* (*Entretiens de Linji*) et le *Biyantu* (*Chroniques de la Falaise d'émeraude*) – les deux termes les plus fréquemment utilisés sont ceux de *fūten* 風顛 et de *fūkyō* 風狂<sup>57</sup>, deux équivalents approximatifs en français étant : « fou » ou « vieux fou ». Au début du recueil, avant la préface de Kinryū Dōnin<sup>58</sup> et la biographie de Daiten, après le frontispice d'Itō Jakuchū, dans la calligraphie et les caractères choisis par Ike no Taiga, figure le poème suivant de Baisaō :

處世不知世  
學禪不會禪  
但將一担具  
茶茗到處煎  
到處煎兮無人買  
空擔提籃坐溪邊  
嘆  
何物好事讓描出  
一任天下人樂然

« Je demeure en ce monde, mais j'ignore celui-ci,  
Le zen, je l'étudie, mais ne le comprends pas.  
Je n'emporte avec moi qu'un ballot d'ustensiles,  
Je fais bouillir du thé en n'importe quel lieu.  
Partout je fais bouillir du thé, mais nul ne l'achète,  
Portant en vain mon coffre, assis au bord de l'onde.  
Ah !  
Quel amateur d'étrange a, sans raison, dessiné mon portrait ?  
Pour les rires des hommes, je m'en remets au ciel ! »

Indifférent aux jugements de son époque, détaché des contraintes du monde, subsistant de peu : le vieux moine, désor-

57. Ces deux termes, en chinois *fengtian* et *fengkuang*, sont d'ordinaire transcrits avec les graphies 瘋癲 et 瘋狂, le caractère *feng* / *fū* renvoyant à la démence, la folie, la fureur, mais aussi à la notion de maniaque, d'obsédé. Le roman de Tanizaki Jun.ichirō (1886-1965), *Fūten rōjin nikki* 瘋癲老人日記 (1962) est traduit en français par *Journal d'un vieux fou*. Le terme de *fengtian* figure d'ailleurs dans les *Entretiens de Linji* (section 66) : « Ce fou qui vient ici tirer la barbiche du tigre ! », traduction de Paul Demiéville, *Entretiens de Lin-Tsi*, Paris, 1972, p. 210.

58. Kinryū dit dans celle-ci qu'un « simple regard porté sur Baisaō montrait que la voie était en lui », il rappelle aussi que « les gens du vulgaire le jugeaient en surface sur ses actions », mais qu'il n'était ni un taoïste, ni un moine zen, ni un lettré, ni un professeur. Kinryū lui-même dut sembler trop « étrange » aux amis de Baisaō, sa préface au recueil fut retirée dans toutes les rééditions du *Maisaō gego*.

mais retiré, accueille avec l'ironie qui sied à quelqu'un de sa trempe l'hommage de ses amis au seuil de ce recueil. Il devait mourir juste avant qu'il ne paraisse. Baisaō a aussi, en dehors de ses poèmes, composé quelques textes en prose dont un – intitulé *Taikyaku genshi* 對客言志 (*Mon attitude expliquée à un visiteur*)<sup>59</sup> – constitue une critique en règle et très acérée du clergé de son temps – essentiellement du clergé zen – plus occupé à se perdre dans des luttes diverses pour obtenir des dons, à se livrer aux petites bassesses et compromissions de l'ascension sociale, désormais que la clientèle (obligée de s'affilier à un monastère) était assurée, et à se dissiper dans des plaisirs comme ceux de la cérémonie du thé sans pouvoir saisir l'essence de celle-ci ni son lien intime avec la voie. Baisaō, fidèle à l'esprit des moines de l'école Ōbaku voyait dans le thé un instrument supérieur pour parvenir à la connaissance pure de soi et à la libération<sup>60</sup> :

« Les gens des temps anciens, lorsqu'ils voulaient subvenir à une existence qui leur permît de s'ébattre hors du monde, tantôt tressaient des sandales de paille et de jonc, tantôt se faisaient passeurs au bord des rivières, tantôt faisaient commerce de leur force physique ou vendaient des fagots ; moi, je n'arrivais pas à supporter de telles activités, ainsi, sur les bords de la rivière Kamo, aux lieux qui me semblaient propices au passage des gens, j'empruntais un petit emplacement, ouvrais mon échoppe, faisais infuser mon thé et le vendait aux passants. L'argent qu'ils me donnaient me servait à acheter de la nourriture. Vivre ainsi correspondait à mon désir. Vendre du thé est l'affaire des enfants, des gens seuls et c'est l'activité la plus méprisée en ce monde ; mais ce que les gens méprisent, je le tiens moi comme la plus haute des valeurs »<sup>61</sup>.

Natsume Sōseki (1867-1916), *figura* par excellence des nouvelles lettres du Japon moderne, par son séjour à l'étranger, sa connaissance de la littérature anglaise, mais aussi grand lecteur des classiques chinois et japonais, possédait dans sa bibliothèque un exemplaire du *Maisaō gego*. Il devait s'en inspirer pour un poème en chinois classique composé un peu moins de deux mois avant sa mort ; il mentionna également Baisaō dans plusieurs

59. Le texte figure dans la partie intitulée « Gego gaishū » (*Recueil des pièces extérieures aux Poèmes de Baisaō*) dans *Baisaō, op. cit.* (n. 39), fol. 7-9.

60. Sur ces questions, voir le livre d'Ōtsuki Mikirō, *Sencha bunka kō ; bunjincha no keifu* (*La culture du thé en feuilles ; généalogie du thé des lettrés*), Kyōto, 2004, not. p. 23-166 et, pour Baisaō et ses conceptions de l'art du thé, p. 263-313.

61. *Baisaō, op. cit.* (n. 39), fol. 9 droite.







hommes se dispersent et se déchirent en ce monde. Ses poèmes, eux aussi en nombre mince, tracèrent dans les lettres espagnoles un sillon de poésie toute bruisante des échos de la latinité – celle d'Horace et de Virgile avant tout – et une éthique de l'existence fondée sur un amour du langage et des mots (*filología*), celui-ci conduisant à la pratique de la beauté en des formes littéraires déterminées (*poesía*), cette pratique devant conduire, à qui sait poursuivre les enjeux derniers de cet art, à une union mystique, à la divinité même, à la Voie si l'on veut (*mística*). Ces trois marches sur le chemin de la vie du lettré, ces trois états intellectuels – *philologus, poeta, mysticus* – semblent être celles que le cortège des antiquaires, des excentriques et des moines de Kyōto se sont efforcés de gravir à l'exemple du Vieil homme qui vendait du thé :

*¡ Que descansada vida  
la del que huye el mundanal ruido  
y sigue la escondida senda, por donde han ido  
los pocos sabios que en el mundo han sido*<sup>68</sup> !

L'école des ermites et des excentriques de Kyōto, représentée par le vieux moine redevenu simple vendeur de thé, est une leçon à méditer, afin de redécouvrir et de pratiquer une « sérénité pensive », une « quiétude inquiète », une vie loin des ors, de la vaine gloire et des constantes *intermittences du cœur*.

\*  
\* \*

MM. Jacques GERNET, Jean-François JARRIGE et Jean-Noël Robert, correspondant de l'Académie, interviennent après cette communication.

---

68. Voir ce poème de Fray Luis de León, *Vida retirada*, dans *Poesías completas*, éd. de Cristóbal Cuevas, Madrid, 2001, p. 83. Voir également *Obras completas castellanas*, Madrid, 1991, vol. 2, p. 742. « Quelle vie de repos / Même celui qui fuit le bruit du siècle, / Et suit le secret / Sentier où sont allés / Les quelques sages venus au monde. », traduction Bernard Sésé, *Fray Luis de León, Poésies complètes*, Paris, 1993, p. 21. Pour les études sur cette poésie voir également Arturo Marasso, « Commentarios de La Vida Retirada », *Estudios de literatura castellana*, Buenos Aires, 1955, p. 47-62 et D. Gareth Walters, « On the Structure, Imagery and Significance of "Vida Retirada" », *Modern Language Review* 81 (1986), p. 17-26. Voir aussi la présentation de Tsuruoka Yoshio « Kotoba ni yotte kami ni chikazuku Ruisu de Reon Kirisuto no gyomei he no joshō » (*S'approcher de Dieu par les mots : introduction aux Nombres del Cristo de Fray Luis de León*), Tōkyō, 2004.